

*Bibliothèque numérique*

medic@

**Raymond de Saint-Albine (?). - Le plus essentiel devoir du sexe. Ouvrage dédié aux mères.**

*s.d..*

*Cote : ms 2545-125*

Ms. 2545-125

# Le plus essentiel devoir du Sexe

## Ouvrage dédié Aux Mères

---



Si il est des vertus que l'homme se flatte de posséder, j'ose dire qu'il en est beaucoup que le beau Sexe peut se glorifier de savoir pratiquer dans leurs hautes degrés.

L'on s'en assure qu'on Consulte son agréable maintien, son parlé flatteur, son heureuse physionomie, ses yeux fidèles interprètes de son Cœur, enfin son aimable ensemble, et l'on sera forcé de convenir que tout chez lui annonce la tendresse, l'amour et ses douceurs.

Ce sont ceux qui de près l'approchent et le fréquentent, et qui dans sa Société enchantée éprouvent à chaque instant mille différents plaisirs, qui sont en état de lui rendre la justice qu'il mérite, aussi bien que ceux qui en qualité d'Époux, d'Enfants, de Parents et amis affectent fortement son ame.

C'est dans le précieux moment qu'une femme acquiert le doux nom de mère, qu'elle donne essor à sa tendresse, C'est, dis je, dans cet instant qu'on voit sortir de ses entrailles le feu de cette belle passion que la nature entretient et nourrit dans les ames qu'elle a fait naitre sensibles.

Une mère tendre, au seul aspect de son fruit, perd aisement de vue ces douleurs aiguës et cruelles que lui a causé son enfantement, et elle s'éloigne de sa mémoire aussi rapidement qu'une vapeur légère qui dans sa naissance disparoit pour devenir le jouet des Vents.

Le plaisir qu'elle ressent d'avoir donné à la terre un nouveau sujet, l'air et la vie, et ce reste de peine de son enfantement qui l'unir à l'excès de joye que lui procure la vue de son fruit, repand sur son visage, un Coloris si beau et si intéressant qu'il n'est pas donné à la plume même la plus éloquente de le rendre; il n'appartient qu'au fidèle pinceau de le tracer dans toute sa vérité. aussi ce mélange de peine et de plaisir a-t-il été parfaitement représenté

R



par le fameux Rubens dans son tableau de la galerie du Luxembourg  
ou il a peint marier de Médicis mettant Louis XIII. au monde.

D'après les différences et belles vertus que nous recevons  
dans le Sexe, nous sommes surpris qu'en général les femmes qui  
naturellement sont nées tendres et qui au moment de leur enfantement,  
témoignent un si grand empressement de voir leurs fruits, prennent  
l'instant après si peu d'intérêt à ce qu'ils sont devenus.

J'ose dire que cela fait honte à l'humanité.

A peine un enfant est-il baptisé qu'il est soustrait aux yeux de la  
mère, pour être promptement remis entre les mains de femmes  
étrangères et peu connues qui se chargent de le nourrir et de  
l'élever, et qui souvent le transportent dans un lieu fort éloigné  
de celui de sa naissance.

Celles qui le souffrent, prétendent une oreille sourde aux cris de  
la nature. Car les êtres les plus vils qui rampent sur la terre  
sont ordinairement jaloux de leurs petits, et ~~le plus~~ ~~par~~ ~~leur~~  
plus grandes inquiétudes, est qu'on leur ravisse; l'intérêt qu'ils prennent  
à eux est si fort, et ils le poussent si loin qu'on les voit quitter  
les petits qu'ils ont en leur pouvoir, pour aller courir après ceux  
que par amusement on veut leur enlever.

Après de si beaux exemples d'amour et de tendresse dont la terre  
fourmille, il est étonnant que les femmes qui partagent avec notre  
Sexe ces précieux rayons de lumière qui nous viennent du ciel  
que nous nous-mêmes raisonnons, puissent tranquillement souffrir  
qu'on leur retire des bras leurs enfants pour les livrer à  
des femmes mercenaires, de mœurs souvent équivoques,  
et dont l'unique état est de faire Commerce et trafic du  
plus pur de leur Sang.

On me dira que ce sont les personnes qui entourent et  
environnent les jeunes accouchées qui s'engagent de se  
débarrasser de leurs fruits.

A cela je réponds que C'est du dernier ridicule, que sans  
aucune réflexion, elles se rendent si promptement à leur  
avis, et que sans s'informer si le lait de la nourrice  
qu'on leur présente, est nouveau ou vieux, s'il est siccieux  
ou de bon alliage, elles consentent qu'on lui ôte un enfant

R



qui quelque fois est le seul rejetton d'une race. et l'unique espoir d'une famille.

Si les mères avoient plus d'amour pour leur fruit cela n'arriveroit pas, et elles reviendroient de cette Confiance aveugle et peu réfléchie qu'elles mettent dans des nourrices qu'elles n'ont de leur vie ni vues ni connues; enfin si elles daignoient penser aux facheux inconveniens qui resultent ordinairement d'une semblable Conduite, elles prendroient le parti de nourrir.

Quoique l'ame soit regardée comme une essence toute divine et entièrement distincte de la matiere, et que ce soit par elle que nous pensons, réfléchissons et agissons, Cependant je ne puis me refuser de croire qu'elle a une intimité et une parfaite correspondance avec le Corps. j'appuie mon Sentiment sur les preuves que nous en donnent les maladies violentes et aiguës aux quelles nous sommes Sujets, tels sont les transports, Crises, vapeurs, vertiges et autres maux.

Quand dans ces sortes de maladies, le Corps est fortement affecté, l'ame tarde peu à être agitée, et ce n'est qu'à mesure que le mal croit ou diminue, que l'ame pense plus ou moins librement. rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes attaqués de ces sortes de maux, perdre entièrement la mémoire, belle faculté de l'ame, et d'autres biens Sensés, devenir fols à l'éc.

Il est constant que ce soit des nerfs que partent la plus part de nos opérations et qu'on puisse avec le Secours de la médecine y porter remède quand ils sont offensés; qu'il me soit permis de dire que les premières nourritures peuvent contribuer à la bonne Constitution du Corps et de l'esprit.

Je ne prétend pas ériger mon Sentiment en Système sur et incontestable, mais l'expérience nous prouve journellement qu'un enfant élevé avec du lait de Vache, diffère de celui nourri avec celui de Chevre; dans le premier on remarque force nonchalance et Lenteur, tant dans ses actions Spirituelles que Corporelles, tandis que dans le second on voit regner beaucoup de Vivacité et de Légèreté.

Qu'un enfant soit allaité par une nourrice gaye et enjouée

NR



il tarde peu à le devenir, s'il est nourri par une femme mélancolique et atrabilaire, presque toujours par la suite, il lui ressemble.

Si les mères consultoient bien les avantages qu'il y a d'allaiter on les verroit devenir les nourrices de leurs enfants. Hélas! Si elles le feroient, elles éviteroient de grands dangers.

C'est de toute nécessité, après l'enfantement, il faut à celle qui envoie son enfant en nourrice, faire passer le lait; il faut, dis-je, lui faire prendre une route toute différente que celle qui lui est prescrite par la nature, puisque son vrai dépôt, comme tout le monde sait, est aux mamelles.

Du moment qu'une femme consent qu'on lui étouffe son lait, elle court d'affreux dangers, la seule révolution qu'elle éprouve dans cet instant, lui cause dans la masse du sang, un mouvement considérable.

Si par malheur, le lait prend mal son cours et se jette sur quelques parties du Corps, elle peut en être incommodée long temps et même toute sa vie. enfin s'il se porte à la tête, elle peut en mourir ou devenir folle.

De plus pendant six semaines, elle est tenue de suivre un régime exact, peu nourrissant, et doit éviter les moindres saisissements si contraires à son état.

La mère qui nourrit évite tout ces événements, à peine est-elle tenue d'observer un régime; sitôt que son enfant commence à bien têter, elle se sent soulagée et le sein plus léger et est promptement rétablie des couches.

En outre c'est une joye pour elle de sentir à son sein, un objet qui un instant avant son enfantement, étoit celui de ses plus vives et cruelles souffrances, et qui à mesure qu'il prend des forces, devient celui de ses plus grands plaisirs.

En effet quelle consolation ne doit point éprouver une tendre mère quand elle voit son enfant avec ses foibles mains lui témoigner par mille petites caresses, les obligations qu'il lui a de son existence et de sa conservation.

À chaque instant où l'enfant se flatte qu'en allaitant son fruit, elle pourra lui transmettre avec le lait pur de son sang, ces doux sentimens d'amour et de tendresse que la nature grave ordinairement dans le cœur des bons enfans.

R



Aussi remarque-t-on que les enfants nourris par leurs mères, leur sont beaucoup plus attachés que ceux nourris par des personnes étrangères.

Il semble que ces enfants, en pompant le lait maternel, <sup>puissent</sup> ~~croissent~~ avec ce sentiment tendre et délicat de reconnaissance si légitimement dû à leurs mères pour les peines et soins qu'elles ont pris d'eux.

Quel plaisir encore pour une mère qui allaite de reconnoître de jour en jour dans son enfant, les mêmes sentiments d'honneur et de probité qui regnent chez elle et son époux, et de ne point découvrir en lui ces facheuses inclinations et detestables penchants qu'apportent assez souvent avec eux, les enfants nourris dans les villages par des femmes dépourvues de toute éducation et qui n'ont d'autre boussole pour se conduire, qu'un vil et bas intérêt.

Si, en nourrissant, une mère a quelque foible embarras, elle jouit aussi d'une sécurité et d'une tranquillité que n'éprouve jamais celle qui ne nourrit pas.

J'ose dire que sa vie est un mélange de douceur et de plaisir, parcequ'elle a sans cesse devant ses yeux, le fruit de ses tendres et légitimes amours, et qu'elle est apportée, quelques accidents qui puissent lui arriver, de lui porter elle-même tous les secours nécessaires.

Celle qui dédaigne de nourrir, et qui a son enfant éloigné d'elle, ne peut jouir des mêmes avantages.

Sans cesse elle est rêveuse et inquiète; à tout moment elle appréhende qu'on lui annonce quelque fatale nouvelle de son enfant. <sup>part</sup> la crainte perpétuelle <sup>qu'elle</sup> est qu'il meure faute de bons soins et d'attention de sa nourrice.

Suivant moi ses inquiétudes ne sont point mal fondées, parceque en général les nourrices, pour qu'on leur confie des enfants, n'accusent jamais le vrai dieu fortune. elles en imposent presque toujours, en disant qu'elles sont en état de faire des bons nourrissons, tandis que dans leur maison, on auroit peine à trouver le simple nécessaire.

Voici ce qui se pratique ordinairement parmi elles

Pour les moins elles s'assemblent dans les villages prochains

NR



les uns des autres et partent pour les villes pour y chercher des enfants, elles vont d'autres attestations de vie et mœurs que de légers Certificats des Curés trop faciles à leur en donner ou de procureurs fiscaux fort intéressés; ensuite la grande Confiance que met en elles un public peu éclairé les porte à en mal user envers les nourrissons, qu'on leur Confie.

Sitôt qu'elles ont en main les enfants et qu'elles ont reçu les petits droits qui ordinairement leur reviennent de leur Baptême, elles partent pour se rendre chez elles, pendant toute la route, elles ont pour les nourrissons mille négligences qui augmentent encore plus quand elles sont de retour dans leurs maisons. enfin leur négligence devient à un tel point qu'elle préjudicie considérablement au bien-être et à l'accroissement des enfants.

Il est à observer que parmi ces mêmes femmes, il en est plusieurs qui en prenant des nourrissons, allaitent leurs enfants, et le peu de soin et d'attention qu'elles sont susceptibles d'apporter, sont toujours réservés à leurs propres enfants, plutôt qu'aux nourrissons qui leur sont étrangers. J'ose avancer qu'il y en a même quelques unes qui ne donnent du lait à leurs nourrissons que de quoi les empêcher de mourir, persuadées comme elles sont, que la Conservation de leur vie et l'accroissement de leur être dépend plutôt d'un peu d'hazard que de soins et d'attention, qu'elles devraient leur apporter et que si on n'y a vu à bien, ils y viendront d'eux même, malgré leurs défauts de précautions et de soins.

Rien n'est plus commun que de voir venir de nourrices des enfants de faible constitution, fluet et quelque fois étiques; pourvu que les nourrices soient exactement payées de leur mois, elles s'embarrassent peu que les enfants vivent ou meurent, assurées comme elles sont qu'elles n'en manqueront jamais.

Aussi voit on arriver dans les villes plus de layettes sans enfants que d'enfants avec leurs layettes.

De tels abus si contraires à la propagation de l'espèce

R



meriteroient bien une reforme de la part des Gouvernemens.

Le temps qu'on doit regarder le plus triste et le plus dur à passer pour les enfans, est sans contredit celui de la moisson et de la Coupe des herbes. C'est alors que les nourrices plus occupées de leurs récoltes que des Soins dus à leurs nourrissons partent le matin de très bonne heure pour les champs pour en revenir le Soir fort tard; pendant toute la journée, l'enfant qui ne tète point, pleure, gemit et se desole, il ne reçoit pour soulagement et soutien qu'un peu de lait, ou de patte couvert de beurre, ou de miel que par hazard lui donne une voisine qui s'est chargée de ce Soins.

Qu'on juge d'après une semblable conduite ce que par la suite peuvent devenir des enfans qui se sont épolmonés à Cries des jours entiers après les tetons de leurs nourrices.

Quand les nourrissons sont un peu forts, autres abus de la part des nourrices; en leur absence, elles les Confient imprudemment à des enfans (peu en état de les porter) pour les promener, et leur faire prendre l'air, si l'enfant en jouant ou en courant laisse tomber le nourrisson, souvent il reçoit à la tête une Contusion qui chez lui donne naissance à un abcès qui par la suite le fait mourir. La nourrice instruite de l'accident s'en effraye peu, et écrit aussitôt aux parents que leur enfant est mort de ses dents, et plus hardie que jamais, elle revient à la ville chercher un nouveau nourrisson.



C'est ce par encore une chose bien triste d'voir tous les jours des enfans revenis de nourrice avec le visage brûlé et les jambes contrefaites, fruit malheureux des négligences de leurs nourrices; et d'autres tout couverts de vermine ou d'Ecrouelles, d'humours froids, de Galle et de petite verolle qu'ils ont gagnés d'enfans mal propres et malades qu'on leur a laissés librement fréquenter. J'ose dire que parmi ces mêmes femmes si peu soigneuses et attentives, il s'en trouve quelques unes peu sages qui en allaitant leurs nourrissons leur font pomper à long trait le virus abondant qu'ils ont répandu dans la masse du Sang.

D'après cela on ne doit point être surpris s'il y a des mères

AR



qui changent leurs enfants de Cinq ou Six nourrices et qui  
quelques fois perdent tout espoir d'en trouver une honête  
fidelle et passable.

Si nous regardons le Lait que nous prenons dans notre  
enfance comme propre à donner l'accroissement au Châle  
qui forme le plus pur du Sang, dans lequel est le vrai  
principe de la vie, pourquoi les peres et meres ont ils  
l'imprudence de Confier si aisement leurs enfants à des  
femmes qu'ils ne connoissent pas.

Ce n'est pas à tort que certains enfants reprochent à  
leurs parents les deffauts d'attention qu'ils ont eu d'eux  
dans leur enfance. Ce qui les porte à se plaindre ainsi  
Ce sont de frequenter et fortes indispositions qu'ils ressentent  
et qui sont des funestes fruits d'un Lait vicieux qu'on leur  
a fait prendre.

Si le bon Lait fait le bon Châle, le bon Châle le bon Sang,  
le bon Sang la bonne Constitution, la bonne Constitution  
la parfaite Santé, le premier bien Seul et vrai tresor de  
la vie; n'est il pas de la dernière importance pour des  
parents qui aiment leurs enfants, de leur faire Sucrer  
un bon Lait et leur faire prendre pas preference celui de  
leur propre mere. S'ils peuvent, que celui de femme, peu  
Connu, et quelques fois de mauvaise moeurs; cela devoit  
d'autant plus être que les premières nourritures de  
l'enfance influent beaucoup sur les operations du corps  
et de l'esprit.

Souvent on entend des peres et meres avec colere reprocher  
à leurs enfants qu'ils ne tiennent pas d'eux, qu'à peine  
ils les reconnoissent pour être de leur Sang, pas les  
mauvaises inclinations qu'ils ont presque toujours, ils  
finissent pas leur dire qu'ils ont Sucré un mauvais  
Lait, ou ont été changé en nourrice.


On ne doit point regarder ces reproches déplacés,  
Car il y a de ces familles honêtes, vertueuses, et de moeurs  
irreprochables dont ceux qui en sortent ne demeritent  
presque jamais ces hauts Sentimens qu'on a de tout temps  
vus briller dans leurs ancêtres, et il en existe d'autres

R



de Sentiment, vils et bas dont ceux qui descendent,  
s'exposent tous les jours à être repris de justice,  
par les mauvaises inclinations qu'ils ont pour les  
Vices.

Quelle chagrin, et quelle tristesse ne prouve pas une  
famille sans tâche de voir un enfant qui, quelques fois  
a été changé en nourrice, entrer chez elle pour la ternir  
et la deshonorer. Ce que j'avance ici n'est point sans  
fondement, j'espère le prouver.

Une nourrice qui consentement ne devoit prendre  
qu'un <sup>seul</sup> nourrisson en a quelques fois jusqu'à quatre, peu  
susceptible d'équité et de justice, si l'enfant vient à lui en  
mourir un, c'est jamais celui qui lui rapporte le plus,  
C'est toujours celui dont elle tire le moins. D'après cette  
abominable Conduite, quelle sûreté peut avoir une  
mère que l'enfant qu'on lui amène de nourrice, est  
vraiment le sien; il lui faut toute la foi imaginable pour  
le croire. 

Parmi les animaux qui nourrissent, les mères reconnoissent  
leurs petits et les petits leurs mères; si il pouvoit en être  
de même dans notre espèce, j'ose dire qu'on verroit  
bien moins d'enfants entrer dans des familles qui leur  
sont étrangères, et ravies en qualité d'héritiers légitimes  
et présomptifs, de gros biens sur lesquels leurs naissances  
ne leur donne aucun droit.

Quelle infortune pour un bon Citoyen qui aime son  
prince et sa patrie, qui strictement suit les Loix de  
son pays, et qui sans cesse se conduit par l'honneur, de  
recevoir dans sa maison, un enfant qu'on lui dit être  
le sien, et qui par la suite prouve le contraire par  
le goût dépravé qu'il a pour le vice.

Les nobles si jaloux de l'honneur, si jaloux, dis je,  
de cette grandeur d'âme et de ces sentimens fiers et  
délicats qui les distinguent du reste des humains,  
devroient les premiers encourager leurs épouses de  
nourrir. S'ils le fesoient, ils auroient la Consolation  
de voir dans leurs enfants leurs mêmes inclinations.

R



et ce beau penchant qu'ils ont à la vertu, ils les verroient, dis je, soutenus avec courage et fermeté la réputation et le souvenir de ces hauts faits, qui, depuis quantité de siècles illustrent leur maison, et n'auroient pas la douleur de compter parmi les leurs (comme cela souvent leur arrive) de ces êtres oisifs, lâches, et dissolus, qui sans cesse s'attirent le mépris des roturiers qui quoique privés d'une naissance aussi distinguée que la leur s'efforcent de jour en jour par leurs sentiments recherchés à s'élever à leurs degrés.

Enfin ils ne verroient pas de ces monstres, de naturels qui au lieu de leur ressembler et de sacrifier comme eux leur sang et leur vie pour leur Prince et leur pays, abhorrent de loin la pratique des moindres vertus.

# Selon qu'un père, qui dans sa famille, reçoit un semblable enfant, est à plaindre, Cent fois le jour on l'entend reprocher à sa femme de n'avoir pas voulu nourrir son fruit, que si elle l'eût fait, il auroit pu ressembler à l'un des deux et n'auroit pas les affreux penchants qu'on lui reconnoît.

C'est bien trop tard qu'il lui tient un semblable propos, quand un arbre miné dans un mauvais terrain, en a tiré le mauvais suc, et qu'on l'a négligé, rarement il est possible d'en cueillir de bons fruits, comme de le redresser si on lui a laissé prendre un mauvais pli; de même un enfant en puisant un lait vicieux prend souvent avec de facheuses inclinations. quand il est parvenu à un certain âge, l'éducation recherchée, Conseils de gens éclairés, sages avis de parents et amis, ne peuvent rien sur son esprit et sur son Cœur. plein d'un lait détestable qu'il a puisé, il cherche à suivre librement le fatal penchant qu'il sent pour le Crime et chaque jour qu'on lui voit faire, ne tend qu'à l'opprobre et au deshonneur de lui même et de sa famille.

Je pense que les Seules maladies qu'éssuient ordinairement les enfants en nourrice, devroient faire naître dans leurs mères l'envie de les nourrir. Car un nourrisson qui se trouve éloigné de la maison paternelle, et confié à des mains étrangères ne peut recevoir les mêmes douceurs et

R



Soulagement, qu'il auroit s'il étoit nourri par sa mere.

En outre, les soins que prennent ordinairement les nourrices des enfants quand ils sont en santé, s'augmentent quere de leur part quand ils sont en maladie, quand elles auroient bonne volonté de leur porter les secours nécessaires, la disette de biens et le défaut de fortune ou l'absence elles sont, les en empêcheroient.

Quand les enfants sont malades, par quels yeux sont ils visités? par ceux d'un chirurgien de village peu éclairé et lettré, qui n'a d'autre Capacité que de savoir saigner et passablement raser le paysan; tout fort intéressé, il ne portent de soins aux enfants qu'au prorata de l'argent qu'ils peuvent recevoir des nourrices qui les appellent, aussi arrive-t'il que beaucoup de nourrissons périssent de leurs maladies faute de bon et prompt secours.

Si par hasard les enfants d'eux mêmes viennent à bien et qu'il soit temps de les remettre à leur famille, les parents à l'instant éprouvent d'autres événements désagréables.

*reflexion*  
L'enfant qui a esté deux ans et plus avec une femme qu'il a eue sa vraie mere, s'y est si fortement attaché qu'on ne peut le résoudre à la quitter; l'amitié et la tendresse qu'il a conçue pour elle affectent tellement sa petite ame qu'on peut à peine dérober à ses yeux, sa nourrice sans le faire beaucoup pleurer et Crier.

Quelques moies, qu'on emploie pour l'élever et le dissiper rarement on peut réussir, il y en a qui deviennent si tristes et revains, et qui s'abandonnent tellement aux larmes et aux Chagrins qu'ils en meurent.

On doit encore observer que les enfants qu'on retire de nourrice, sont Sujets à des maladies que leur ~~placent~~ les changements d'air, de Climat, et de nourriture.

Que l'enfant résiste à tout cela et qu'il se porte bien, autre inconvenient naît. Sa mere l'absence semet en colere contre lui, et à tout moment lui fait des remontrances, pour lui faire quitter les mauvaises habitudes qu'il a prises et lui en faire Contracter de nouvelles plus honnêtes et plus

R



Civiles. C'est souvent dans cet temps que l'enfant par son opiniâtreté et ses résistances, fait secrètement repentir sa mère de ne l'avoir par nourri elle-même.

On peut encore dire que C'est alors que des parents se plaignent que leurs enfants n'ont pas pour eux tous les égards, respects, amitié et tendresse qu'ils ont droit d'en attendre; S'ils voulaient un peu réfléchir, ils verroient qu'ils ne doivent en accuser que leur conduite envers eux.

A peine un enfant est-il né, qu'il est promptement saisi et retiré aux yeux de sa famille. revient-il de nourrice, on le met vite dans quelqu'autre endroit pour continuer de l'élever. ar'il acquies sept ou huit ans, on l'envoie dans des Colleges ou autres maisons, pour y recevoir une éducation convenable. Il est aisé de voir d'après cela, qu'il n'a pu avoir depuis l'instant de sa naissance jusqu'à seize ou dix sept ans que de légères idées de ses parents; C'est même que du moment que ses études sont finies et qu'il rentre dans la maison paternelle, qu'il commence à mieux le reconnoître; aussi faut il chez lui toute la force de l'éducation et de la raison pour le faire obéir à leurs volontés, et leur porter le respect qui leur est dû, aussi bien que cette retenue qu'il faut qu'il ait pour de jeunes demoiselles nouvellement sorties des Couvents qu'on lui dit être ses sœurs et qu'il n'a quelque fois de sa vie ni vu ni connues.

Je m'attends qu'à ces différentes réflexions que j'expose ici, on pourra m'objecter que C'est un grand embarras pour une mère jeune et belle de nourrir son fruit, que cela peut prendre sur sa santé et flétrir ses appas, objet pour sa beauté et fraîcheur si précieux pour elle et dont elle tire de grands avantages pour plaire à son époux. de plus que C'est un tableau peu satisfaisant pour un mari qui rentre chez lui, de voir sa femme tenant entre ses bras un enfant qui sans cesse crie et qu'il faut changer à tout moment.

Je réponds à cela que tous les états ont leurs plaisirs et leurs peines, et que le mariage n'est point exempt d'avoir

R







Il n'est donné qu'à celui qui aime vraiment le vin de le  
Connoître, il sait qu'en suivant sa passion il va goûter  
un plaisir unique, et que cette liqueur qui par sa couleur  
merveilleuse enchante déjà ses sens, va dans l'instant  
repandre dans ses veines une douce chaleur et y  
porter des esprits Capables de l'élever au dessus de  
lui même, et qu'elle va dissiper ses chagrins, peines,  
et soucis. qu'enfin dans cette divine boisson, il va  
jouir d'une illusion qui tiendra presque de la vérité.

En effet on ne peut revoker en doute qu'il y a des  
vins qui échauffent, agitent et affectent si fortement  
le Cerveau de. Certains buveurs que souvent il se  
trouve des Prodiges qui dans le fort de leur ivresse  
se Croient être Princes, monarques ou empereurs. Sont-ils  
absolument obligés de se livrer au repos, ils goûtent  
dans leur sommeil d'autres douceurs qui durent jusqu'au  
moment où la raison venant à les éclairer, leur fait  
voir que leurs grandeurs et dignités ressemblent à  
une fumée légère que dissipe le moindre vent.

Cet exemple si commun et si familier prouve que  
telle passion que ce soit n'offre de peines qu'à ceux  
qui ne la Connoissent pas, et que l'Progne qui  
connoît à fond la passion du vin, la sert tranquillement  
et boit tous les jours des nouveaux frais.

On peut en dire autant du joueur, celui qui est  
économe ou avare ne peut concevoir qu'il y ait des  
hommes qui passent les jours et les nuits à se ruiner  
le Corps et la Santé au jeu, et qui sur une seule  
Carte, osent risquer leurs fortunes. S'ils avoient  
une parfaite connoissance de la passion du jeu, ils tiendroient  
un autre langage, et avoueroient que rien n'égale le  
doux plaisir de voir une Carte venir à bien et un coup  
de Desz réussir comme il faut, et que l'amour propre  
d'un joueur est bien flatté quand en gagnant beaucoup  
d'argent, il triomphe d'un adversaire qui ose lui tenir  
tête et jeu.

Si ces deux passions qui tyrannisent ordinairement

R



les hommes, offrent à ceux qui les servent plus de plaisirs que de peines, qu'on daigne convenir que de toutes les passions connues, la plus naturelle, la plus honnête et la plus belle, est sans contredit, l'amour; que c'est de cette tendre passion que dépend la reproduction de notre espèce, que ce feu et cette extrême chaleur que nous sentons dans notre premier âge, semblent nous porter malgré nous à la servir avec égard et à lui rendre tous nos hommages; qu'enfin par un pouvoir inconnu, elle fait naître dans les Cœurs des deux Sexes, l'envie et le doux penchant de s'approcher et de s'unir.

Jepense qu'il y a plus d'orgueil et d'ostentation chez la femme qui refuse de nourrir son fruit que de défaut de tendresse et de bon naturel, parce que plusieurs tirent gloire et vanité de pouvoir à leurs frais entretenir des nourrices.

Les femmes qui se piquent de penser délicatement, devroient reformer chez elles une semblable conduite et croire qu'un enfant aimé sincèrement de sa mère, ne lui offre en le nourrissant presque point de dégoût et d'embarras.

Quant à celles qui ne veulent pas nourrir par crainte de déplaire à leurs Goux; j'ose dire qu'elles s'abusent, parce que les hommes bien nés et qui ne sont point de ces êtres Coquets, Damoiseaux, et amoureux d'eux même, ne trouvent jamais à redire aux actions de leurs épouses, surtout quand elles tendent au bien-être de leurs enfants, comme sont les soins et peines qu'elles peuvent prendre pour les élever.

Celui homme qui se marie sait que le mariage entraîne avec lui des devoirs, il sait qu'il doit à sa Femme mille attentions et complaisances, et que jaloux du Serment qu'elle a fait en présence de ses parents et amis, il doit mettre toute sa félicité à la rendre heureuse. De plus, j'en pense pas que ce

R



soit un tableau desagréable, pour un mari de voir  
son propre ouvrage, quitter le sein d'une épouse chérie  
pour venir lui prodiguer mille petites caresses et ~~les~~  
~~qualifier~~ du doux nom de père.

Si l'on pouvoit suivre de près ces hommes, qui si  
fortement se débattent contre le mariage et se  
embarrassent, on verroit leur conduite peu répondre à  
leurs discours; on en verroit qui secrètement  
entretennent des maîtresses chez qui ils ne dédaignent  
pas de tenir la queue du poilon ou chauffer le lait  
qui doit servir de nourriture aux fruits de leur amour.

C'est dans ces sortes d'endroits peu connus et éloignés  
de la Severe Critique, que l'homme paroit ce que partout  
il devroit être; C'est, dis je, dans ces maisons qu'il  
s'abandonne volontiers à la passion dont son Cœur est  
susceptible, et qu'il éprouve à chaque instant, mille  
mouvements d'amour, de tendresse et d'amitié que fait  
naître en lui la vue d'un être à la naissance duquel  
il a fortement contribué. alors la grandeur et la  
fausse politique ne l'affectent plus, C'est la voix  
seule de la nature qui se fait entendre dans son âme  
et son unique plaisir est de l'écouter et de suivre  
fidèlement les impressions qu'il en reçoit.

On ignore pourquoi les femmes ne reviennent pas  
de ces faux préjugés où elles sont depuis long temps  
que. C'est qu'elles ont leur gorge que d'alaiter et que. C'est  
l'exposer à perdre sa plus grande élasticité.

Si elles étoient plus sçisiciennes, qu'elles<sup>ne</sup> sont et  
qu'elles connoissent mieux les ressorts puissants de la  
nature, elles sauroient que celles qui nourrissent,  
jouissent d'une meilleure santé que celles à qui on a  
fait passer le lait. les unes sont fraîches et colorées  
tandis que les autres sont souvent pâles et d'une  
couleur livide.

Quand une femme a nourri un certain temps, le lait  
chez elle se perd de lui même sans lui causer de funestes  
ravages, en outre le sang qui tarde peu à reprendre

R



dans les mamelles la place du lait, remet presque toujours les appareils du Sexe dans leur première élasticité et fermeté.

Peut être m'objectera-t-on qu'une femme qui nourrit perd un temps qu'elle pourroit mieux employer, qu'elle pourroit, dis-je, employer à donner des nouveaux êtres à l'état et que ce temps perdu seroit irréparable pour elle et son époux.

A cela je réponds que l'expérience prouve journellement que les femmes de Campagnes qui nourrissent ont souvent plus d'enfants que les autres qui dédaignent d'allaiter, et que la nature a pourvu à la prétendue perte de temps qu'elles ont tant à cœur de bien employer.

En effet cette belle nature si sage et si prudente dans ses opérations pour donner aux femmes la facilité d'engendrer et d'enlever, fait commencer chez elle le temps de la Conception à douze ans et le continue jusqu'à cinquante et plus.

D'après ce laps de temps immense on voit que les femmes peuvent aisément produire et nourrir, sans que cela influe sur la quantité d'enfants qu'elles se flatteroient avoir eu ne nourrissant pas, d'ailleurs dans toute autre espèce que la nôtre ou les femmes allaitent, nous ne voyons pas la population diminuer. C'est ce par une chose ridicule et honteuse pour les femmes d'être obligées pour faire subsister leurs propres fruits d'avoir sans cesse recours à d'autres semblables, fruits, dis-je, si digne de leur tendresse et attachement.

Si communément on dit de l'homme, est père qui nourrit, pourquoi le Sexe n'est-il pas jaloux qu'on puisse en dire autant de lui; Car toute femme qui de son sein refuse de nourrir son fruit, ne peut aux yeux des gens sensés passer pour une vraie mère.

Je le répète encore; si les femmes daignaient

R



allaitées elles s'évitent bien des dangers qu'elles  
courent, en ne le faisant pas; en outre elles jouiront  
du plaisir de voir croître sous leurs yeux des  
êtres qui doivent sur la terre les représenter un jour  
et perpétuer leur image: en fin en allaitant leurs  
fruits, elles satisferont au premier et plus essentiel  
devoir de mère. / Lû et approuvé R.D.S.A.

Fin

